

Ēlmīrā DĀDVAR

Nīmā Yūšīj et la production des signes

Un poète, un écrivain, un artiste engagé ne peut créer en ignorant la situation de la société dans laquelle il vit et qu'il est censé refléter.

Le 19 août 1953 sur les ondes de Radio Téhéran on annonce la destitution du gouvernement. Et immédiatement, les arrestations, les condamnations et les pendaisons sont mises en œuvre. Le premier ministre accusé de rébellion contre le régime constitutionnel se défend devant ses juges et rappelle la lutte qu'il a menée. La procédure est très longue, et la sentence finale, à l'issue du second procès, tombe en mai 1954. Le premier ministre est condamné à trois ans de prison.

Quand on examine les genres littéraires, artistiques, de la décade qui suivit le coup d'Etat de 1953, on constate que l'influence de ces événements est plus forte que l'action mise en œuvre par le gouvernement militaire à grand renfort de publicité radiophonique et de soutien de la presse pour laver la mémoire du peuple iranien.

Avec le coup d'Etat de 1953, les classes sociales ont perdu tous leurs espoirs et tout l'optimisme glané pendant les années

40-50. Cet optimisme fait place à un profond pessimisme social.

Alors, quand le clair se mélange à l'obscur, que l'on ne peut plus aisément différencier le bien du mal tant ils ont été enchevêtrés, le rôle du poète, de l'artiste est de rétablir l'évidence de ce distinguo, d'en faire prendre conscience au public en se manifestant sur la scène sociale. Mais ne disposant pas de la liberté d'exprimer la réalité sociale, le poète, l'artiste est contraint de choisir des outils comme le symbole, le secret, la métaphore, le signe, l'image.

C'est le cas de Nīmā Yūšij (1895-1959)¹, le père de la nouvelle poésie persane, qui disait:

«Celui qui essaie une nouvelle voie, doit accepter d'être conçu comme un martyr».

J.-P. Sartre, dans *Qu'est-ce que la littérature?*, note à propos de l'utilisation des concepts dans une société, que le peuple comprend les symboles qu'utilise la littérature et perçoit leur message.

«...Les gens d'une même époque et d'une même collectivité, qui ont vécu les mêmes événements, qui se posent ou éludent les mêmes questions, ont un même goût dans la bouche. Ils ont les uns et les autres une même complicité et il y a entre eux les mêmes cadavres. C'est pourquoi il ne faut pas tout écrire: il y a des mots-clés».²

Dans ses deux poèmes "Ma maison est nuageuse" et "Il fait nuit", écrits vers la fin de sa vie, Nīmā nous présente de son mieux la situation en Iran dans les années 1950-60. Parmi les mots-clés, utilisés par Nīmā, citons:

La nuit: l'oppression, le mal;
 L'hiver: la misère, la pénombre;
 Les nuages: l'angoisse;
 Le vent: le ravage;
 Le soleil: la joie, la liberté;

1. Pour avoir une idée globale sur Nīmā, nous renvoyons les lecteurs à l'étude de M. Beikbaghban in *Luqmān*, automne-hiver 1995-96.

2. J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, Gallimard, 1980, p. 89.

La pluie: le bonheur, la profusion.

Ces mots-clés étaient les principes de base de la plupart des poètes, prosateurs et artistes des années 1950-60.

En comparant deux poèmes de Nīmā, écrits sur une période de dix ans (1950-60), nous pouvons découvrir le visage de la société pendant ces années-là.

Ma maison est nuageuse

Ma maison est nuageuse
 La terre fait corps avec elle
 Des hauteurs du col
 Le vent ivre et déchiqueté tourbillonne
 Dévastant le monde entier
 Et mon esprit avec lui!
 Ô joueur de flûte, comme la plainte de la flûte
 T'a emporté au loin!

Où es-tu?

Ma maison est nuageuse, mais
 Il va pleuvoir
 Rêvant de mes journées ensoleillées perdues
 Face au soleil
 Je contemple la mer
 Le monde entier est dévasté par ce vent ivre et délabré
 Et sur son chemin, le joueur de flûte jouant sans cesse,
 Dans ce monde nuageux,
 S'avance !³ (1952).

خانهام ابری است

خانهام ابری است
 یکسره روی زمین ابری است با آن.
 از فراز گردنه، خرد و خراب و مست
 باد می پیچد.

3. Nīmā Yūšīj, "Khāne-am abrī-st", in: *Še'r-e now*, Jībī, 1357, 4^e éd., pp. 132-133.

یکسره دنیا خراب از اوست
 و حواس من.
 آی نی‌زن، که تو را آوای نی برده‌است دور از
 ره، کجایی؟

خانه‌ام ابری‌ست اما
 ابر بارانش گرفته‌است.
 در خیال روزهای روشنم کزدست رفتند،
 من به روی آفتابم
 می‌برم در ساحت دریا نظاره.
 و همه دنیا خراب و خرد از باد است،
 و به ره، نی‌زن که دایم می‌نوازد نی، در این
 دنیای ابر اندود
 راه خود را دارد اندر پیش (۱۳۳۱).

Selon A.-H. Aryānpūr, dans ces années-là: « ...La liberté d'expression était très limitée. C'est pourquoi la confrontation des idéologies ou la pensée progressiste ne pouvaient s'exprimer que dans une langue secrète, déguisée». ⁴

Alors nous voyons Nīmā qui, assis dans sa maison nuageuse, nous parle avec une grande sincérité de son angoisse. Son langage qui, d'une authenticité sans précédent, définit son style, est une poésie toute proche à la prose.

Trois ans s'écoulent. Témoin du coup fatal qui arrête le courant de développement de la société, Nīmā écrit son poème: "Il fait nuit".

Il fait nuit

La nuit est une nuit humide et la terre
 A perdu la couleur de son visage.
 Le vent, jeunesse du nuage

4. A.-H. Aryānpūr, *Jāme'e-šenāsi-ye honar*, Anjoman-e ketāb-e Dāneškade-ye honar-hā-ye zībā, (?), p. 291.

S'est abattu sur moi de la montagne.
 La nuit est comme un corps enflé.
 Chaude dans l'air immobile
 Et c'est pourquoi l'égaré ne peut trouver son chemin.
 Son corps chaud, le long désert,
 Est comme un corps dans une tombe étroite
 Comme mon cœur brûlé
 Mon cœur las qui brûle de la fièvre [de la terreur],
 Il fait nuit. Oui, nuit (1956).⁵

هست شب

هست شب، یک شب دم کرده و خاک
 رنگ رخ باخته است.
 باد، نوباوهٔ ابر، از برکوه
 سوی من تاخته است.
 هست شب همچو ورم کرده تنی گرم در استاده
 هوا،
 هم از این روست نمی بیند اگر گمشده ای
 راهش را.

با تنش گرم، بیابان دراز
 — مرده را مانند درگورش تنگ —
 به دل سوختهٔ من مانند،
 به تنم خسته، که می سوزد از هیبت تب.
 هست شب. آری، شب (۱۳۳۴).

Dans les mêmes années Akhavan-e Tālet publica (d'Hiver).
 Ayant le même thème, ce poème est le tableau de la tristesse
 et de la désolation qui règnent sur la société.

... Le regard ne porte pas plus loin que les pieds
 Tant la route est sombre et glissante
 Et si tu tends à quelqu'un une main amicale,

5. Nīmā Yūšīj, "Hast šab", in *Še'r-e now, op. cit.*, p. 135.

La sienne restera soudée à son corps
Tant le froid est brûlant. . . (1955).⁶

...
نگه جز پیش پا را دید نتواند،
که ره تاریک و لغزان است.
وگر دست محبت سوی کس یازی،
به اکراه آورد دست از بغل بیرون،
که سرماسخت سوزان است (۱۳۳۴).
...

Quand il n'y a aucune relation entre les hommes, chacun est solitaire et triste, le regard au ras du sol, dans la crainte de la chute, les mains repliées sur soi. Comment peut-on évoquer le règne de l'hiver, de la nuit et du froid?

C'est là que le poète peut se protéger derrière un bouclier de métaphores, de symboles, d'images pour décrire une société plongée dans l'obscurité. Nīmā le fait.

Profitant de la maison nuageuse et de la nuit noire et souffocante, le vent, symbole de ravage et de destruction, s'abat sur l'écrivain conscient de sa responsabilité devant la société, pour l'empêcher de délivrer son message.

“Le vent ivre et déchiqueté tourbillonne
Dévastant le monde entier
Et mon esprit avec lui! . . . ”

“ . . . Le vent, jeunesse du nuage,
S'est abattu sur moi de la montagne. . . ”

Si le joueur de flûte est emporté au loin et que l'égaré ne peut trouver son chemin, la faute en revient à cette maison nuageuse et cette nuit lourde et immobile.

En symbolisant la société par une maison nuageuse ou par le désert, un mort dans sa tombe, le poète exprime dans ces poèmes son sentiment. Dans le premier, anxieux, il se lamente sur la ruine de sa société. Tandis que le deuxième poème est le

6. M. Akhavan-e Tālet, “Zemestān”, in *Še'r-e now*, *op. cit.*, p. 153.

cri de son “cœur brûlé”, de son corps qui “tremble de la fièvre de la terreur”, accablé par le vent qui déferle de la montagne.

Si nous admettons l’opinion de J.M. Irānian qui dit:

“Un climat psychologique s’est emparé des intellectuels de cette période. Cette nouvelle atmosphère se caractérise par son pessimisme. Au bouillonnement d’idées des années 1951-53 s’est substituée une répugnance politique”.⁷

Alors nous dirons que le héros de Nīmā reste indécis, pitoyable et immobile. Il vit seul dans le monde de la nuit qu’il analyse en restant spectateur passif. Et pour conclure sa tragique évocation, il ne peut que gémir: «il fait nuit. Oui, nuit».

Mais lorsque dans la poésie persane arrive à la rime le mot “nuage” ou “nuit” il faut attendre la “pluie” et l’“aurore” qui annoncent “profusion”, “pureté” et “jour”. Cela explique le texte de Nīmā:

“... Ma maison est nuageuse mais
Il va pleuvoir...”

Ce “mais” est annonciateur des premiers rayons d’espérance. De ces ténèbres une lucarne s’ouvre sur le “soleil” et la “mer”. Alors même si le monde est dévasté, le joueur de flûte ne s’arrête pas; il accomplit son devoir, continue son chemin et s’avance.

“... Le joueur de flûte jouant sans cesse
Dans ce monde nuageux
S’avance.”

Et il arrivera sans doute.

Nīmā voulait que la poésie soit le miroir du poète, la trace d’un nomade qui indique son parcours. Il disait:

“Pour donner, aux autres, une vision plus claire de vous-mêmes, essayez d’écrire comme vous voyez. Si votre regard est

7. J.M. Irānīān, *Vāqe’iyat-e eĵtemā’ī wa ĵahān-e dāstān*, Amīr Kabīr, 1358, p. 142.

celui de vos ancêtres et que votre créativité est loin de définir ce qui se passe autour de vous alors, loin de la vie et de la nature, vous n'avez qu'à écrire comme vos ancêtres. Avec les mêmes mots et le même style. Mais si vous êtes à la recherche des nouveautés et de nouvelles expressions, réfléchissez un instant, méditez un peu..."⁸

Pour décrire sa société Nīmā prend donc sa plus belle plume. Dans les deux poèmes étudiés ici nous pouvons trouver des traits communs: écrits dans une langue symbolique, ils évoquent un climat social caractéristique, exprimé par le "nuage" ou la "nuit". Et dans tous les deux, le fléau "vent" s'attaque à la société, qu'elle soit maison ou désert.

Moḥammad Ḥoqūqī propose aux lecteurs d'agrandir le poème, de remplacer la maison par un pays, le vent par un monstre quelconque et l'esprit du poète par celui de l'homme atterré mais innocent et triste de notre siècle. Et enfin un poète qui, à la lucarne de son esprit, se voit dans ce monde obscur.⁹

A dire vrai, Hoqūqī se contente de peu. Il ne cherche pas à épuiser la question, moins encore à donner une réponse.

Des années passent et les écrivains affirment la pensée de Nīmā: «Celui qui continue son chemin arrivera sans doute». C'est le message d'*Une maison pour la nuit*¹⁰ de Nāder Ebrāhīmī écrit quelques années plus tard. Une lecture facile qui invite le lecteur à réflexion: dans un univers froid et triste, qui se languit de la chaleur et de la lumière que dispense le soleil, un pêcheur aidé de sa famille, tente de capturer le soleil. Enfin, il parvient à le prendre au piège et afin qu'à jamais il réchauffe et illumine la vie du village, il le cloue au toit du ciel.

8. M. Est'elāmī, *Barrasī-ye adabīyat-e emrūz*, Amīr Kabīr, 1356, p. 148.

9. M. Ḥoqūqī, *Še'r-e now*, Jībī, 1357, 4^e éd., p. 38???

10. N. Ebrāhīmī, *Khāne-ī barāye šab*, Amīr Kabīr, 1348.